



1. Introduction à l'environnementalisme et à l'écocritique

1.1. L'environnementalisme

1.1.1. L'éveil d'une conscience environnementale

En 1962, la biologiste américaine Rachel Carson publie *Silent Spring*²⁷, son ouvrage le plus connu. Elle y aborde la problématique de l'utilisation des pesticides, plus précisément le dichlorodiphényltrichloroéthane (DDT) qui a des effets nuisibles sur l'environnement, singulièrement sur la population aviaire dont il augmente la mortalité et entrave le processus de reproduction. Aussi le scénario que crée le livre est-il celui d'un printemps qui, en raison d'une absence des oiseaux et de leurs chants pouvant résulter de l'empoisonnement par ce pesticide, serait un printemps silencieux et triste, d'où le titre de l'œuvre. Le livre de Rachel Carson n'a pas seulement conduit à l'interdiction du dangereux pesticide. Il est aussi célébré pour son rôle primordial dans l'émergence du mouvement environnementaliste.

La conscience environnementale ainsi née se diffuse largement et se manifeste de différentes manières. Elle est à l'origine de la naissance de l'écologie associative qui, d'après Yves Frémion, prend son envol au cours des événements de Mai 68.²⁸ « L'écologie soixante-huitarde », pour reprendre une expression de Bernard Cathelat et Jean-Louis Peytavin,²⁹ s'est organisée dans le cadre des mouvements de protestation dont elle constitue l'une des revendications. Cette atmosphère dans laquelle elle a éclos explique son moyen d'expression privilégiée, l'action citoyenne, devenue une grande tradition puisque de nos jours il n'existe presque plus de projets d'infrastructure touchant un coin de forêt ou une partie d'un cours d'eau qui ne déclenche de grandes manifestations de protestation.

²⁷ Rachel Carson (1962). *Silent Spring*, Boston: Houghton Mifflin. (Avant sa publication en septembre 1962, l'œuvre est d'abord apparue en trois volets dans les éditions des 16 juin, 23 juin et 30 juin 1962 du magazine *The New Yorker*).

²⁸ Yves Frémion (2007). *Histoire de la révolution écologiste*, Paris : Hoëbeke, p. 95.

²⁹ Bernard Cathelat, Jean-Louis Peytavin (1992). « De l'angoisse écosystémique au retour de la morale. », in *Quaderni*. N° 17, *Discours de l'écologie*, pp. 91-96.



Le succès de l'écologie associative n'est sans doute pas étranger à l'émergence des partis écologiques qui sont aussi une forme de manifestation de la conscience environnementale. Si dans le pays d'origine de Rachel Carson, tout comme en Afrique,³⁰ l'écologie politique, malgré sa présence effective, n'a pas encore pignon sur rue, en Europe de l'Ouest par contre, elle s'est d'ores et déjà bien établie dans le paysage politique, à telle enseigne que pour Lorraine Brindel et Nils Haarmann, elle peut se targuer d'être, à côté des traditionnels « gauches » et « droites », « la troisième force politique ».³¹ Le poids acquis par cette tendance politique est visible non seulement dans les bons chiffres qu'elle obtient dans les sondages mais aussi et surtout dans leur sacre au scrutin européen de 2009.³²

Au-delà de l'action citoyenne et l'écologie politique, la conscience environnementale se manifeste également par d'autres formes de mouvements ou d'attitudes. Sur ce plan, on peut citer le phénomène de « rurbanisation » apparu en Europe et aux États-Unis au début des années soixante-dix. Ce phénomène décrit le mouvement des citoyens qui, désireux à la fois de se soustraire à la pollution dans les grandes agglomérations et de jouir d'une vie à proximité de la nature, cherchent refuge dans les campagnes jouxtant les villes. Le nudisme et le végétarisme font également partie de cette catégorie. Les partisans du premier voient dans le culte de la nudité non seulement une pratique hygiénique mais ils sont convaincus qu'il est également synonyme de la recherche d'une relation harmonieuse avec la nature. De la même manière la culture alimentaire du végétarisme n'est pas uni-

³⁰ Yves Frémion constate non seulement l'existence de partis écologistes dans tous les États fédéraux américains, mais aussi la participation d'un candidat écologiste à diverses élections présidentielles, en l'occurrence Ralph Nader qui s'est présenté entre autres contre Bill Clinton, Bush Jr. et Al Gore. Mais l'insignifiance des résultats atteints est à l'image de la quasi-absence des diverses campagnes électorales. (Frémion, 2007, p. 17). Le sort des partis écologistes est exactement le même sur le continent africain. On n'entend presque jamais parler de ces derniers et ils brillent tout autant par leur absence des différents rendez-vous électoraux. Cependant, leur existence est attestée dans presque tous les pays africains. Bien plus, ils sont organisés en une fédération, la Fédération des Partis Écologistes Africains (*Federation of African Ecologist Parties*) dont la liste des pays membres, de même que les adresses sont publiées sur le site du Parti Écologique Ivoirien qui fait partie de ladite fédération (cf. www.parti-ecologique-ivoirien.org/Dossiersvoa/La-liste-des-partis-Ecologistes-et-verts-en-Afrique.php [consulté le 10 février 2013]).

³¹ L. Brindel, N. Haarmann (2011). « L'écologie, la troisième force politique en France et en Allemagne ? » en ligne, www.dialogue-avenir.eu/fileadmin/user_uploads/pfds/PB_2011_brindel_Haarmann.pdf, consulté le 31 Janvier 2013.

³² Saskia Richter (2010). « Les partis écologistes en Europe ; évolution et perspectives », in *Analyses et Documents*, Friedrich Ebert Stiftung, Bureau de Paris, en ligne, www.fesparis.org/tl_files/fesparis/pdf/publication/Richter.pdf, consulté le 31 janvier 2013.



quement mue par le désir d'une alimentation saine mais elle représente également, pour ses adeptes, une sorte de rejet de la production et de la consommation de masse qui ont un impact certain sur l'environnement. On ne saurait éluder le cas du concept très en vogue du « développement durable » dont l'aspiration première est de parvenir à une croissance économique plus respectueuse de l'équilibre environnemental.

On le voit, les exemples sont légion et l'on pourrait les multiplier à loisir. La conscience environnementale est grande et démontre que la problématique environnementaliste se révèle comme un défi séculaire, voire millénaire. Mais en fait, qu'est-ce l'environnementalisme ?

1.1.2. La problématique de la définition

S'interrogeant sur ce qui est dans le fond « l'environnementalisme », Timothy Luke fait les remarques suivantes sur le concept et sur certains termes qui en sont dérivés :

“Environment,” “environmentalism,” and “environmentalist” are words used and accepted so broadly now that it is difficult to remember how recently they came into such wide currency. Before 1965, their use in ordinary discussions actually was quite rare in most policy discourses. More suggestive terms, like “Nature,” “conservation,” or “ecology,” typically were deployed in making references about the characteristics of the environmental. Now, a generation later, in the 1990s, Nature in these discourses occasionally will speak as “Nature,” but increasingly its presence is marked as “the environment.” This twist is interesting inasmuch as the various meanings of Nature, while remaining fully contestable, are somewhat clearer than a generation ago. At the same time, the meanings of the “environment,” which are essentially untested, remain very unclear.³³

Les remarques de ce critique se laissent résumer essentiellement en trois points. Elles insistent d'abord sur le fait que le terme et ses dérivés, en dépit de leur emploi très répandu, sont d'une apparition relativement récente. Elles relèvent ensuite que, s'il existe des vocables d'usage plus ancien qui concurrencent le terme « environnementalisme », cette concurrence tourne toutefois largement en faveur de ce dernier dans la mesure où il tend à supplanter les vocables en question. Les remarques de Timothy Luke soulèvent enfin que, nonobstant sa popularité et la prédilection qui lui est accordée au détriment de ses

³³ Timothy W. Luke (1995). « On Environmentality: Geo-Power and Eco-Knowledge in the Discourses of Contemporary Environmentalism », in *Cultural Critique*, N° 31, Part II, pp. 57-81.



concurrents, le terme présente la singularité d'être intrinsèquement flou. Ce défaut de clarté procède sans doute de la difficulté de définition auquel est confronté le concept.

En effet, en dépit de la grande popularité dont il jouit, le concept d'« environnementalisme » se trouve confronté à un grand défi, celui de l'impasse définitionnelle qui l'entoure. Timothy Luke affirme en ce sens que les grands auteurs et éminents chercheurs qui théorisent sur le concept donnent l'impression que celui-ci serait si bien entré et ancré dans les mœurs qu'en proposer une définition deviendrait superfétatoire : « *For almost any given ecological writer, the significance of the environment and environmentalism is now apparently assumed to be so obvious that precise definitions are superfluous* ». ³⁴ C'est-à-dire que ces derniers éludent soigneusement la question dans leurs ouvrages. Il en est ainsi de David Mazel dans son célèbre ouvrage *American literary environmentalism* (2000) ³⁵ qui fait partie des références dans le domaine. Le terme y apparaît à au moins 25 reprises uniquement dans l'introduction. Mais nulle part dans le livre l'auteur n'en propose une définition. Il n'y fait non plus aucune référence à une éventuelle définition déjà existante et connue qui rendrait superflue ou inutile celle qu'il proposerait éventuellement. Lawrence Buell, une autre figure de proue dans le domaine, bien que faisant tout aussi fréquemment usage du terme, ne donne non plus aucune définition de l'environnementalisme dans ses trois ouvrages de grande notoriété, à savoir *The Environmental Imagination* (1995), *Writing for an Endangered World* (2001) et *The future of environmental criticism* (2008). ³⁶ Il s'en tient uniquement à ajouter un glossaire au dernier de ces trois ouvrages où le terme est évoqué dans une entrée commune avec « *environment* » et « *ecology movement* ».

Outre son lien avec ces deux termes, lien qui, selon l'auteur, est évident avec le premier mais reste flou avec le second, ce dernier se contente de faire allusion à son sens originel douteux : « *“Environmentalism” is a term of ethically dubious origin. In the early twen-*

³⁴ *Ibid.*, p. 60.

³⁵ David Mazel (2000). *American Literary Environmentalism*, Athens: The Univ. of Georgia Press.

³⁶ Lawrence Buell (1995). *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing and the Formation of American Culture*, Cambridge: Belknap Press of Harvard Univ. Press; (2001). *Writing for an Endangered World. Literature, Culture, and Environment in the US and Beyond*, Cambridge: The Belknap Press of Harvard Univ. Press; (2005). *The Future of Environmental Criticism. Environmental Crisis and Literary Imagination*, Oxford: Blackwell.



tieth century, [...] environmentalism was coined to denote the view that culture and/or character is determined by environment rather than heredity ». ³⁷ Ce sens originel n'est plus actuel pour le terme tel qu'il est entendu aujourd'hui car, comme le note Buell, « *It has long been eclipsed, however, by the use of environmentalism as an umbrella term that may stretch to cover any environmental reform movement, whether anthropocentric or ecocentric* ». ³⁸ Toutefois, bien que ce critique élucide si bien l'évolution du concept d'environnementalisme et sa déviation du sens originel vers un sens nouveau, il fait l'économie d'une définition qui puisse permettre de le cerner sous sa nouvelle acception. À l'instar des deux auteurs précités, David Ingram s'est également intéressé à l'environnementalisme qu'il met en rapport avec le cinéma dans un ouvrage intitulé *Green Screen. Environmentalism and Hollywood Cinema* (2010). ³⁹ Mais à l'image de ses deux collègues, il omet également de dire ce qu'est au juste l'environnementalisme.

Même dans les dictionnaires, le vocable « environnementalisme » n'est pas mieux loti. Le traitement dont il fait l'objet est là encore assez ambigu. Dans l'édition 2010 de la version américaine du dictionnaire d'Oxford ⁴⁰ ainsi que dans l'édition digitale des *Oxford Dictionaries*, ⁴¹ seul le terme « *environmentalist* » se voit consacrer une entrée. « *Environmentalism* » n'est en revanche évoqué que comme un dérivatif du premier et ne possède pas une entrée propre. Dans l'édition australienne de 1999 il dispose par contre d'une entrée et se voit proposer deux définitions. Pour la première, il s'agit d'un « *concern with or advocacy of the protection of the environment* » tandis que la seconde définition en fait « *the view that environment has the primary influence on the development of a person or group* ». ⁴²

Dans les dictionnaires français, la situation n'est guère différente. Chez Larousse, le vocable semble n'être pas encore adopté. Il n'apparaît ni dans l'édition 2010 du Petit La-

³⁷ *Ibid.*, p. 141.

³⁸ *Loc. cit.*

³⁹ David Ingram (2010). *Green Screen. Environmentalism and Hollywood cinema*, Exeter: Univ. of Exeter Press.

⁴⁰ *New Oxford American Dictionary* (2010). Oxford: Oxford Univ. Press.

⁴¹ www.oxforddictionaries.com, consulté le 22 février 2013.

⁴² *The Australian Oxford Dictionary* (1999). Oxford: Oxford Univ. Press.



rousse, ni dans le dictionnaire érudit, ni dans la version en ligne.⁴³ Dans le dictionnaire Robert, la situation est toutefois un peu différente. Bien que dans son édition de 2006 le terme n'apparaisse pas encore dans *Le Petit Robert*, dans celle de 2008 il dispose d'une entrée. Tout en précisant que son attestation date de 1976, cette édition la définit comme la « doctrine qui entend concilier le développement économique et la protection de l'environnement ». *Le Nouveau Littré* dans son édition 2006 lui accorde également une entrée et en donne comme définition « Ensemble de mesures et d'actions favorables à la protection et la défense de l'environnement ».⁴⁴

Le concept d'environnementalisme, comme cela transparait ici, fait parfois l'objet d'une tentative ou d'un effort de définition dans certains dictionnaires tandis que d'autres préfèrent l'ignorer tout simplement. Les définitions proposées par les dictionnaires qui osent une tentative en ce sens insistent habituellement sur le critère de la protection de l'environnement. Mais elles ne sont pas toujours consensuelles. Doctrine ou mesures et actions pour les unes, inquiétude et plaidoirie pour les autres ou plutôt nécessité d'un rapport avec le développement économique pour d'autres encore, le concept voit ici aussi confirmée la problématique du flou qui l'entoure et du malaise à lui trouver une définition précise, concise, convaincante et unanime. Nonobstant donc la popularité du terme et l'engouement autour de son utilisation, il reste un concept nébuleux et à la définition malaisée, ce qui pourrait peut-être expliquer le silence assourdissant des critiques et auteurs qui se veulent spécialistes de la question. Pour notre part, à défaut d'oser une définition qui risquerait d'être tout aussi insatisfaisante et d'enrichir plus encore le flou déjà inhérent au concept, nous jugeons plus adéquat et plus objectif de procéder plutôt à une sorte de traçabilité de l'environnementalisme en en faisant une description diachronique. En d'autres termes, il est préférable, à notre avis, d'opérer par une sorte de genèse de l'environnementalisme en remontant à ses origines et en décrivant son évolution jusqu'à son statut actuel.

⁴³ *Le Petit Larousse* (2010). Paris : Larousse ; *Le Lexis, Dictionnaire érudit de la langue française* (2010). Paris : Larousse ; *Le Larousse en ligne*, www.larousse.com, consulté le 22 février 2013.

⁴⁴ *Le Nouveau Littré* (2006). Paris : Garnier.



1.1.3. La genèse de l'environnementalisme

En dépit du flou inhérent à l'environnementalisme, un dépistage primaire autour duquel tous les critiques sont unanimes permet de le situer géographiquement dans le monde anglo-saxon. Il passe pour une réalité singulièrement états-unienne et proviendrait plus précisément de la littérature d'où les termes d'environnementalisme littéraire (*literary environmentalism*) ou écriture d'environnement (*literature of environment*) utilisés alternativement pour le désigner. L'imposition de ces termes et la généralisation de leur usage vont de pair avec la résorption d'un terme plus ancien, celui d'« écriture de nature » (*nature writing*) qui était l'expression la plus usitée mais qui semble être devenue entre-temps désuète. Mais l'évidence d'une certaine relation synonymique ou, à tout le moins, de parenté entre ces deux concepts dont le premier (environnementalisme) se réduisait au second (écriture de nature), est indéniable d'où la nécessité, pour comprendre ce qu'est dans le fond l'environnementalisme, de remonter à l'écriture de nature. Cette dernière est également connue comme la pastorale dans sa version américaine, ce qui permet aussi d'établir une relation avec le genre bucolique antique. Don Scheese, dans son ouvrage au titre assez éloquent sur ce point – parce que mettant en exergue cette connexité entre l'écriture de nature et la pastorale –, la définit comme une forme particulièrement puissante de la pastorale : « *Nature writing appeared as a particularly forceful form of pastoralism in the 19th century* ». ⁴⁵ La genèse de l'environnementalisme semble donc remonter à la pastorale.

1.1.3.1. La pastorale

Il faut signaler d'emblée que définir la pastorale est une tâche des plus ardues. La difficulté inhérente à la définition de la pastorale provient sans doute de l'ignorance dont elle a fait l'objet chez les grands théoriciens classiques. Stéphane Macé note en effet que la pastorale ne figure pas dans la poétique du grand maître Aristote. Dès lors, la définir constitue un nœud gordien qu'il faudrait trancher puisque l'on court le risque soit de procéder à une définition dans l'ignorance de la poétique aristotélicienne, soit alors de mi-

⁴⁵ Don Scheese (1996). *Nature Writing. The Pastoral Impulse in America*, New York: Twayne Publishers, p. 11.



nimiser l'importance de la pastorale qui est un genre dans lequel d'éminents écrivains comme Virgile se sont illustrés.⁴⁶ Paul Alpers ajoute par ailleurs qu'Horace qui a fort probablement lu Théocrite et Virgile y fait également l'impasse dans son art poétique.⁴⁷ Ces deux auteurs, Aristote et Horace, étant les théoriciens majeurs des genres classiques, leur ignorance de la pastorale implique une absence de règles propres bien définies comme dans le cas de la tragédie et de l'épopée, et complique tant et plus la question de sa définition. Aussi, bien que l'on s'accorde à reconnaître que sous sa forme originelle classique elle soit une œuvre dont les principaux personnages sont des bergers, l'on se retrouve devant une pléthore de définitions variant d'un critique ou d'un chercheur à un autre, ce que Paul Alpers appelle une belle confusion de définitions (*happy confusion of definitions*).

Compte tenu de cette confusion, ce dernier pose la question fondamentale de savoir quelles œuvres sont susceptibles d'être considérées comme étant une pastorale ou bien si la pastorale est un type littéraire historiquement délimité ou un type littéraire permanent.⁴⁸ Andrew V. Ettin essaye d'apporter une réponse à cette interrogation en affirmant à cet effet que, « *as must be the case with any form of art that survives through time and appears in many languages and cultures, pastoral literature as a whole has acquired a richness, vitality and variety of style and matter* ». ⁴⁹ C'est dire que la pastorale ne saurait être cantonnée à une époque historique précise – qui serait sûrement l'époque classique et celle de la renaissance – dans la mesure où elle a survécu au temps. Cette longévité a pour conséquence logique qu'elle n'a de cesse de subir toute une gamme de mutations. Si à ses débuts la pastorale était un genre poétique, elle s'est étendue non seulement à d'autres genres littéraires tels que le drame et la prose, mais aussi à des genres non-littéraires puisqu'on parle également de pastorale en musique, en peinture et au cinéma. Cet élargissement du spectre de catégorisation de la pastorale, qui concourt à la porosité de ses contours, engendre la quasi-impossibilité de pouvoir lui trouver des limites définitionnelles précises. Aussi Andrew V. Ettin admet-il le risque encouru de tomber dans une

⁴⁶ Stéphane Macé (2002). *L'Éden perdu. La pastorale dans la poésie française de l'âge baroque*, Paris : Honoré Champion, p. 100.

⁴⁷ Paul Alpers (1996). *What is Pastoral?*, Chicago & London : The University of Chicago Press, pp. 8-9.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 8.

⁴⁹ Andrew Ettin (1984). *Literature and the Pastoral*, New Haven: Yale Univ. Press, p. 2.



définition trop large pour être dans les limites ou bien trop restreinte pour rendre compte des divers aspects :

The further we get from shepherds and nymphs, fields and groves, the less sure we can be that we are still in the pastoral world; but the more we try to adhere to those restrictions, the less certain we can be that we are telling all that must be said about the limits of pastoral mode and the influence of the pastoral genre on literature as a whole.⁵⁰

Nonobstant cette difficulté de définition et cette sorte de confusion qui entoure la pastorale, il faut toutefois reconnaître qu'il existe des efforts en vue d'en établir une typologie. Abondant dans ce sens, Terry Gifford définit globalement trois types pouvant passer pour une pastorale. Le premier est une forme littéraire historique de longue tradition qui, ayant débuté dans la poésie, s'est ensuite développée vers le drame poétique avant d'apparaître plus tard dans le roman. Il soutient que ce type de pastorale dans lequel on peut classer la pastorale de la Renaissance et la pastorale augustinienne et qui procède d'une vieille forme de poésie de la Grèce antique et de l'ancien empire romain, est reconnaissable par son motif principal qu'est la vie à la campagne et tout singulièrement la vie des bergers. La pastorale, précise-t-il, est utilisée dans ce sens jusque vers 1610 pour faire référence à un poème ou une pièce d'une forme spécifique donnée dans lesquels des bergers se parlent les uns aux autres, au sujet de leurs travaux ou de leurs amours. Gifford en conclut qu'ainsi définie, la pastorale n'existe pas en dehors du monde des bergers (« *No shepherd, no pastoral* »).

Le deuxième type de pastorale apparaît, selon l'auteur, dans une désignation plus générale et plus large pour faire référence à un certain champ de contenu. Dans ce sens, elle ne se réduit plus à une forme littéraire spécifique mais désigne tout texte dans lequel est faite une description de la campagne qui laisse ressortir un contraste implicite ou explicite avec le milieu urbain. Une œuvre pourrait par exemple être taxée de pastorale si l'espace rural constitue prioritairement le décor du récit. Il ajoute en outre qu'un poème sur les arbres en ville peut aussi être classé dans ce type de pastorale dans la mesure où il met en relief la nature en disparité avec le contexte urbain. Cette pastorale, conclut Gifford, présente la particularité de faire l'éloge de ce qu'elle décrit.

⁵⁰ *Loc. cit.*



La critique faite à cette célébration de la nature jugée trop simpliste, enchérit Gifford dans sa description typologique, constitue le fond du troisième et dernier type de pastorale. Elle est donc pour ainsi dire une sorte de jugement porté sur le deuxième type de pastorale. Une œuvre est ici considérée comme une pastorale si elle fait une description élogieuse de la nature tout en faisant l'impasse sur les dangers auxquels cette nature est exposée. D'après l'auteur, le poème sur les arbres en ville serait par exemple étiqueté comme une pastorale s'il ignore l'existence de la pollution ou la menace qui pèse sur les arbres urbains à cause du développement des villes. Les œuvres littéraires qui se contentent de louer la nature et les milieux ruraux seraient en déphasage avec le monde réel où le danger qui pèse sur la nature s'avère tellement évident. Pour les détracteurs de ce genre de textes, ils sont une pastorale parce que cette différence entre texte et réalité matérielle est trop considérable. Vu sous cet aspect, résume ce critique, le terme prend chez ceux qui en font usage une connotation péjorative.

Au bout de cette typologie, Terry Gifford laisse le choix au lecteur de juger si une œuvre doit être classée sous l'une ou l'autre des formes de pastorale.⁵¹ Pour notre part, nous retiendrons ici particulièrement les première et deuxième formes compte tenu de leur liaison intrinsèque. Nous tâcherons de montrer dans les lignes à venir comment une spécificité de la première, en l'occurrence le mythe d'Arcadie, a abouti à l'éclosion de la deuxième forme de pastorale qui fait office d'ancêtre de l'écriture de nature.

1.1.3.2. La pastorale et le mythe d'Arcadie

S'il est un genre dédié à la vie des bergers, ce qui est souvent relevé comme l'essence voire la quintessence de la pastorale, ce n'est pas simplement son orientation préférentielle vers le monde rustique qui est le leur, mais surtout son inclination à l'idéalisation de celui-ci. Elle ne s'accommode pas seulement de la présentation des bergers dans leur cadre de vie mais s'adonne très volontiers à l'enjolivement de ce cadre en mettant un soin singulier à souligner ses bienfaits sur les pâtres. Ce jeu initié par Théocrite sera repris et développé par ses successeurs qui y excelleront.

⁵¹ Terry Gifford (1999) *Pastoral*, London: Routledge, pp. 1-3.



Dans les *Idylles* de Théocrite, les fioritures du cadre de vie des bergers suscitent une singulière attention auprès de la critique qui leur accorde une signification d'importance non négligeable. Se fondant sur ce constat, Stéphane Macé en vient à la conclusion que l'étude de la poésie pastorale de Théocrite serait incomplète si l'on ignorait le cadre rustique dans lequel évoluent les personnages.⁵² Le poète hellène présente ce cadre environnemental en en faisant des tableaux descriptifs avec un âpre penchant pour le détail et un fort air de réalisme. La forme de l'idylle procède, selon Bernd Effe, de l'adaptation de la forme épique narrative de l'hexamètre à la mime qui est un genre populaire mineur servant à décrire la vie quotidienne et dont la marque première est le réalisme. L'adoption de cette forme populaire par Théocrite a fort logiquement pour incidence le caractère réaliste de son œuvre et explique amplement le terme de « réalisme descriptif » qui lui est souvent attribué, un réalisme descriptif qui n'est pas seulement limité à la vie quotidienne des bergers mais encore se rapporte forcément au *topos* qui constitue leur cadre de vie. Renate Böschenstein-Schäfer va plus loin en explicitant que la description des paysages, découverte à l'époque du poète syracusain comme un thème singulièrement prisé de la peinture, acquiert chez ce dernier une ampleur inhabituelle. Aussi en conclut-elle que le trait caractéristique le plus important des *Idylles* est la prépondérance de l'insistance sur l'espace (« *die Vorherrschaft des Räumlich-Zuständlichen* »⁵³).

L'espace dont il est question ici est celui du *locus amoenus*. Rosa Elisa Giangoia, tout en précisant que le motif du *locus amoenus* est une invention de Platon qui a été perfectionnée et rendu célèbre par Théocrite, le définit comme un lieu d'attraction et de bonheur ayant souvent comme caractéristique la présence d'une source ou d'un cours d'eau et d'une végétation luxuriante (« *un luogo suggestivo e felice, caratterizzato da una fonte o da un corso d'acqua e da una rigogliosa vegetazione* »⁵⁴). Il fait ainsi apparaître certains éléments récurrents destinés à créer une atmosphère d'harmonie avec les chants d'amour des bergers : un pré verdoyant parsemé de fleurs, une source d'où coule une eau rafraî-

⁵² Stéphane Macé, *op. cit.*, p. 37.

⁵³ Renate Böschenstein-Schäfer (1976). « Die Idyllen Theokrits », in Klaus Garber (dir.). *Europäische Bukolik und Georgik*, Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, pp. 8-13.

⁵⁴ Rosa Elisa Giangoia (2012). « Scrivere la Natura. Il rapporto tra Natura e Letteratura nel corso dei secoli », in *Razzolando nel cortile*, 8 incontri tra Natura e Cultura, en ligne, www.psichenatura.it/fileadmin/img/Scrivere_la_Natura_R.E.Giangoia..pdf, consultée le 22 juillet 2013.



chissante, des arbres de diverses sortes aux ombrages bienfaisants sans omettre les chants d'oiseaux à l'avenant qui viennent parfaire l'atmosphère de concordance. Symbole des saisons fastes et agréables et passant souvent comme synonyme des temps printaniers et estivaux, le motif du *locus amoenus* se perpétue chez les auteurs postérieurs de Théocrite. La perpétuation de cette tradition théocritéenne donnera naissance à un véritable mythe, celui de l'Arcadie.

La genèse du mythe d'Arcadie est redevable à l'imaginaire du poète romain Virgile considéré comme son inventeur. Pour Bruno Snell, il faudrait plutôt parler de « découvreur » (*Entdecker*), car l'Arcadie, territoire ayant une existence géographique réelle, n'est pas une invention mais une (re-)découverte de Virgile qui en a fait un espace poétique devenu par la suite un mythe.⁵⁵ Françoise Lavocat précise toutefois que l'Arcadie poétique virgilienne est complètement en déphasage avec l'Arcadie réelle qui était une région de la Grèce située dans la péninsule du Péloponnèse. Enclavée et dotée d'un relief très accidenté, cette région qui est en réalité la plus pauvre et la plus arriérée de la Grèce, représenterait pour les Grecs le territoire de la démesure et de la sauvagerie.⁵⁶ L'Arcadie imaginaire de Virgile est par contre représentée comme un espace édénique, un cadre idyllique dans lequel vivent des bergers menant une vie harmonieuse avec la nature. Cette dissonance entre le réel et l'imaginaire procède du fait que l'Arcadie est considérée non seulement comme la terre des bergers mais aussi et surtout comme la terre de naissance de Pan, le dieu grec des bergers. Toujours est-il que cette représentation du poète romain fait de cette terre le symbole de l'âge d'or.

Bruno Snell propose une hypothèse convaincante sur les mobiles qui sous-tendent cette représentation idéalisée du monde des bergers à l'origine de ce mythe. Pour ce critique, elle trouve son origine dans le contexte de mutations notables dans l'empire romain au moment où le poète de Mantoue écrivait ses *Bucoliques*. Sortant d'une série de guerres civiles, Rome aurait instauré des mesures préconisant l'expropriation des propriétaires terriens au profit des vétérans de guerre – la première églogue met justement en scène un

⁵⁵ Bruno Snell (1945). « Arkadien. Die Entdeckung einer geistigen Landschaft », in *Antike und Abendland*, Band 1, pp. 26-41.

⁵⁶ Françoise Lavocat (2002). « Espaces arcadiques. Esquisse pour une hydrographie pastorale », in *Études Littéraires*, N° 1-2, pp. 152-167.



paysan exproprié relatant son infortune à un berger. Certains critiques sont convaincus que ce paysan n'est que l'auteur lui-même, car il aurait également souffert de cette mesure de dépossession – avec pour corollaire la disparition progressive des activités agricoles. Virgile aurait voulu marquer son désaccord et sa rupture avec la nouvelle donne dans sa patrie romaine. Aussi, s'inspirant des *Idylles* de Théocrite, il aurait créé cet imaginaire arcadien empreint de nostalgie, mettant en exergue la paix, la quiétude, la simplicité et le bonheur de la vie rustique. Le mythe d'Arcadie ainsi né deviendra la fiche signalétique de la pastorale. Or, en réalité, la symbolique du mythe d'Arcadie ne constitue pas la caractéristique originelle de la pastorale, remarque Ernst Schmidt. Aussi insiste-t-il sur le fait qu'originellement, la pastorale se distingue avant tout par sa mise en scène des bergers :

The central fiction of pastoral is the shepherd, not nature, landscape, country-life [...], nor simplicity [...]. The lives of the shepherds (i.e., their world, including landscape as the setting in which herdsmen lead their lives), enter only insofar as they are the natural or given subject of their talks or songs – shepherds talk/sing of their world and life, the pastoral world.⁵⁷

Dès lors se pose la question de savoir comment est advenu ce glissement qui fait désormais de la célébration de la vie rustique et des espaces ruraux la marque essentielle de la pastorale.

La relégation des bergers au second plan et la mise en avant de leur monde naturel dans la pastorale peuvent s'expliquer en s'appuyant sur deux théories soutenues par Bernd Effe et Paul Alpers.

Le premier, prenant à la loupe les *Idylles* de Théocrite, va trouver les raisons de cette déviation dans la problématique de leur réception. Selon Effe, Théocrite, citoyen de Syracuse, citadin lettré d'une classe sociale apparemment élevée et jouissant des bienfaits de la civilisation, s'adonnerait en réalité à une raillerie du monde, du mode de vie et des comportements des personnes issues des milieux simples et modestes qu'il traite de primitifs. Il jetterait dans son ouvrage un regard hautain sur les comportements qu'il juge

⁵⁷ Ernst A. Schmidt (1998). « Ancient bucolic poetry and later pastoral writing: Systematic and historical reflections », in *International Journal of the Classical Tradition*, Issue 2, pp. 226-251.



propres aux gens de niveau social inférieur, afin de les faire découvrir au lectorat cultivé appartenant au rang social élevé qui est le sien. Aussi, en mettant en scène des bergers et des paysans, l'objectif poursuivi par le poète hellène serait-il de montrer ces derniers dans l'univers naturellement « sauvage » qui est le leur et qui est à l'avenant avec leurs attitudes ridicules. Par conséquent, les *Idylles* de Théocrite, loin d'en faire l'apologie, décriraient donc avec beaucoup de détails la simplicité et le prétendu bonheur de la vie des pâtres pour mieux les brocarder. Dès lors, leur trait distinctif résiderait plutôt dans le ton gausseur et le relent d'ironie qu'elles comportent. Cependant, précise Bernd Effe, la réception ultérieure de l'œuvre aurait conduit à un éloignement et à l'anéantissement du regard ironique de l'auteur. Au IV^e siècle, le contexte historique marqué par une lassitude et un mécontentement vis-à-vis de la vie civilisée citadine et l'appréciation de la nature et le culte du naturel et du simple qui se sont ensuivis, auraient en effet eu pour corollaire une « désironisation » des *Idylles*. L'œuvre aurait alors perdu son ton moqueur et serait désormais perçue avec un regard positif qui exprime avec nostalgie la simplicité de la vie rustique.⁵⁸

Le second, Paul Alpers, attribue à Friedrich Schiller l'origine de la priorité accordée à la nature dans la pastorale. En effet, Paul Alpers soutient que même si le culte de la nature et du monde rustique ne constitue pas la propriété primaire de la pastorale, les travaux de Schiller, singulièrement dans son ouvrage *De la poésie naïve et sentimentale (Über naive und sentimentalische Dichtung, 1795)*, ont orienté les analyses vers cet objectif en en faisant l'aspect prépondérant. Dans cet essai, Schiller se fonderait sur la célèbre opposition entre nature et culture pour montrer les principes qui sous-tendent la représentation de la nature dans la poésie.⁵⁹ Dans son raisonnement, celui-ci évoque d'abord les mobiles de l'intérêt ou de l'amour pour la nature qui se manifeste souvent par l'attention voire l'admiration pour les plantes, les animaux, le naturel des enfants ou les mœurs de certains peuples. Cette admiration procéderait à la fois de la prise de conscience de la perte et du désir de reconquête de la condition originale de l'homme que ces derniers nous rappel-

⁵⁸ Bernd Effe (1977). *Die Genese einer literarischen Gattung: Die Bukolik*, Konstanz: Universitätsverlag, pp. 11-19.

⁵⁹ Friedrich Schiller (1962). « Über naive und Sentimentalische Dichtung », in Benno von Wiese (dir.). *Schillers Werke. Philosophische Schriften*, Weimar, Hermann Böhlaus Nachfolger, pp. 414-437.



lent : « *Sie sind, was wir waren; sie sind, was wir wieder werden sollen. Wir waren Natur, wie sie, und unsere Kultur soll uns [...] zur Natur zurückführen.* »⁶⁰ Cette condition originelle de l'homme, synonyme d'harmonie avec la nature, que lui rappellent l'enfant, l'animal et la plante, se perdrait au cours de l'évolution de l'individu et de son contact avec la civilisation.

Pour Paul Alpers, Schiller serait convaincu que, poussés par la raison, nous aurions une propension à considérer la naïveté de l'enfant comme de la puérité, ce qui provoquerait chez nous un sourire de supériorité. Mais une fois que nous ne considérerions plus l'enfance comme synonyme de déraison et d'impuissance mais plutôt comme source d'une force pratique provenant de son innocence et de son authenticité, la raison perdrait son triomphe et la dérision de sa naïveté céderait le pas à l'admiration de sa simplicité. Ainsi le sentiment qui nous rattache à la nature serait-il le même que celui qui nous fait pleurer l'âge d'or de l'enfance dans la mesure où l'enfance serait notre seul état de nature pure. Le sentiment de la nature serait pour ainsi dire la conséquence de la disparition progressive de la nature authentique de notre humanité lorsque nous abandonnons l'enfance. Cette disparition progressive de la nature conduirait à sa recreation poétique qui se lit comme une quête nostalgique de cet âge d'or de l'enfance ou de cette nature pure.

Cette analyse de Schiller est selon Paul Alpers le fondement de l'approche moderne de la pastorale. En basant toute création artistique sur la quête nostalgique de l'âge d'or perdu découlant du contraste entre nature et culture, Schiller balise ainsi le chemin de l'interprétation du mythe d'Arcadie. Son essai, soutient Alpers, a apporté une contribution énorme à l'analyse de la nature dans la pastorale. En particulier son concept de poésie sentimentale a été primordial dans l'élaboration de cette propriété de la pastorale. À la suite de ce dernier, plusieurs critiques ont commencé à voir en elle la recherche de l'idéal et la quête de l'âge d'or comme réaction réfractaire à la civilisation.⁶¹

Les exemples de Bernd Effe et Paul Alpers montrent bien que l'idéalisation de la nature souvent relevée dans la pastorale est le corollaire de la poussée de la civilisation et son

⁶⁰ *Ibid.*, p. 414.

⁶¹ Paul J. Alpers, *op. cit.*, p. 25.